

Franck Trouvé

Tout homme a dans son
cœur un lion qui dort

© Franck Trouvé, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7608-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment et presque le souvenir de mes maux,

j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous,

et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux. »

Jean-Jacques ROUSSEAU - Les Rêveries du promeneur solitaire

1

Tout pour être heureux...

— Je t'arrête tout de suite, Antoine ! J'ai déjà entendu ta litanie tellement de fois. Laisse-moi parler ! Il faut que je te dise, ce voyage m'a bouleversé. J'ai rencontré un homme. Il a eu des mots, à mon égard, qui m'ont touchée. Je vais retourner là-bas. Je veux en savoir plus. Voilà, je préfère te dévoiler la vérité, je reste honnête avec toi. Ce n'était pas prévu. Je n'ai rien anticipé. Tu me connais, pourquoi te mentir ? Je reconnais que c'est difficile à entendre, mais c'est ainsi. Je te demande de me donner du temps.

Planté au milieu de la pièce, je subis un KO debout. Souffle coupé. Incapable de sortir un son. Je regardais Isabelle, médusé.

Une heure plus tôt, elle m'avait appelé depuis l'autoroute. À sa voix, je sentis que quelque chose clochait. Cette distance au téléphone.

— Bonjour, tu peux venir me chercher ? Nous arriverons au péage dans une dizaine de minutes. Je t'attends sur le parking. À tout à l'heure.

La bande de copines revenait d'un stage de danse africaine. Une semaine de break, au Sénégal, sous le soleil brûlant de Toubab Dialao. Paradisiaque. Longues plages de sable fin, cocotiers et joueurs de djembé aux corps sculptés.

Le court trajet jusqu'à notre maison permit d'égrener des banalités d'usage.

— Tu as fait un bon voyage ? Et ce stage, c'était bien ? Pas trop chaud ?

Je n'eus droit qu'à des réponses lapidaires.

— Voyage exceptionnel ! Super stage ! Température idéale !

Je mis ça sur le compte de la fatigue.

À peine franchie la porte d'entrée, Isabelle posa sa valise et se renversa dans un fauteuil du salon. Elle paraissait ailleurs. S'écoulèrent de longues minutes de silence. Chacun semblait redouter le moment d'exprimer ses émotions. En la voyant absorbée, rêveuse, j'avais tenté de relancer notre brève conversation.

— Pendant ton séjour, je l’ai constaté, tu m’as manqué et je...

... n’avais pas prévu cette tournure inattendue. Aveu brutal et sans ambages.

En toute objectivité, cette mésaventure ne revêtait rien de surprenant. Elle s’inscrivait dans un scénario somme toute logique. Quoi de plus banal ? Une femme délaissée cédant au charme d’un bel inconnu, la presse à scandale en nourrissait ses gros titres. Intermittent de l’amour, aux abonnés absents, j’avais très tôt égaré le mode d’emploi.

Plus de lucidité m’aurait permis, aux premiers signes avant-coureurs, de tirer le signal d’alarme. Remise en cause ? Rupture ? Toutes mes interrogations restèrent sans lendemain. Vaille que vaille, je persistais. Anesthésié par les habitudes et le confort, j’avais continué de glisser sur une mauvaise pente. Une morne routine rythmait un quotidien vide de sens. Je me racontais des histoires peuplées de mensonges et de faux-semblants. Je repoussais sans cesse aux calendes grecques toute prise de décision salutaire. Ma peur supplantait ma raison.

Nous étions à la veille de célébrer notre anniversaire de mariage. Vingt-deux ans d’une union bancale, scellée par le vœu d’un amour que l’on aurait pu croire éternel. La déception l’emportait sur l’espérance de ce lointain serment, à jamais bafoué. La petite fête traditionnelle serait cette fois ajournée, d’un commun accord. Adieu bougies, gâteau, champagne. La quarantaine entamée, ma vie professionnelle et ma vie sentimentale reflétaient l’illusion du bonheur. De l’extérieur, le tableau dévoilait pourtant un aspect des plus enviables.

Notre existence ressemblait à un merveilleux conte de fées. Tout un chacun soulignait l’apparente réussite. Entre bien-pensants, on usait des *ils ont tout pour être heureux, quel couple délicieux, deux beaux enfants...* Nous habitions une vaste et splendide demeure, avec parc arboré et piscine chauffée. Brillante ascension sociale. Les dernières berlines allemandes de luxe, riches trophées, trônaient dans la cour pavée de la propriété.

Deux fois par an, nous partagions, en famille, nos sacro-saintes vacances, l’hiver, sur les pentes enneigées d’Avoriaz et l’été, sur la côte bretonne, à Bénodet. C’est dans cette station balnéaire prisée du Finistère, que les Plessis-Montricourt, les parents d’Isabelle, possédaient, depuis deux générations, une

plaisante gentilhommière, non loin de la plage du Letty.

Cet été-là, nous avons décidé de planter notre toile de tente au *Camping du Trez*, à Bénodet.

En compagnie de mes meilleurs amis, la semaine du 14 juillet s'annonçait joyeuse, placée sous le signe du farniente, comme chaque année, elle représentait l'occasion unique de nous retrouver pour fêter mon anniversaire. Je venais d'avoir vingt-deux ans. Au guidon de nos motos rutilantes, nous frimions sur le remblai. Des filles en maillot de bain, la peau claire rougie par les coups de soleil, nous adressaient des gestes de la main.

Avec mes parents, durant des années, nous passions nos vacances sur cette pointe sud de la Bretagne, du côté de Loctudy. J'appris à nager au milieu des rochers de la plage de Lodonnet. C'était la belle époque des *seventies*. J'en conserve le souvenir ému de jours heureux, jalonnés par les concours de pétanque, les soirées enfumées autour du barbecue, nos tee-shirts imprégnés par les senteurs des sardines grillées.

Isabelle Plessis-Montricourt n'avait jamais goûté les joies du camping. Elle ne fréquentait pas les fest-noz. Pas plus ne la voyait-on dans les pubs bénodétois ou sur le devant de la scène de la *Butte du Fort*. Pourtant, ce lieu en vogue et ses concerts gratuits en plein air attiraient chaque week-end la foule de Bretons et de touristes, conquis par des groupes à la notoriété naissante.

La jeune femme, de bonne éducation, s'adonnait au plaisir plus classique de la lecture et de la bronzette, au pied du muret de la propriété familiale. C'est ici que je la vis, un matin de marée basse. Avec mes compères, Pascal et Frédéric, les deux autres membres du PAF (**P**ascal **A**ntoine **F**rédéric), club exclusif, dont la création remontait à nos premières années de cours élémentaire, nous ratissions, munis de nos seaux et de nos griffes de jardiniers, les bancs de sable, en quête de coques.

Havre remarquable, la lagune de la mer Blanche, miracle de la nature,

resplendissait dans la brume matinale. Abrisée des vents du large par les dunes de sable doré de Moustierlin, l'anse du Groasguen incarnait le paradis des gravelots, bécasseaux et... d'Isabelle Plessis-Montricourt.

Je l'épiais depuis un certain temps. La charmante demoiselle portait une marinière blanche aux rayures bleues. Mû par un élan de curiosité, je finis par me déplacer, à pas calculés, dans sa direction. Pascal et Frédéric ne semblaient pas avoir remarqué mon manège, absorbés qu'ils étaient, tête baissée, tout à leur besogne. En l'approchant de plus près, je vis qu'elle arborait, derrière de petites lunettes rondes, un air légèrement hautain.

— Bonjour ! Excusez-moi, auriez-vous l'heure s'il vous plaît ?

L'entrée en matière manquait d'originalité et masquait, avec peine, ma timidité. Je m'évertuais à la dissimuler du mieux possible.

— Oui. Il est 10 h 30.

— Merci ! Intéressant votre livre ? Ça parle de quoi ?

— Ce sont les œuvres complètes de Guillaume Apollinaire. Vous connaissez ?

— Pas vraiment, non. Mais Apollinaire, ça me rappelle des souvenirs de lycée. Vous aimez la poésie ?

— Oui, surtout Apollinaire ! Vous savez, il est venu à Bénodet en convalescence, après avoir été blessé pendant la Première Guerre mondiale. Il a d'ailleurs écrit un magnifique poème, en témoignage de son escale bretonne. Vous voulez que je vous en lise un extrait ?

— Volontiers !

Je vous aime ce soir où monte la marée

Bateaux de Bénodet à la voile azurée

Pêcheurs de Loctudy dont les filets d'azur

Se confondent avec la mer et le ciel pur

Cependant que l'Odet bleu comme une prière

Pâlit et que là-bas chaque phare s'éclaire

L'Odet

Est la plus bleue et la plus claire

Rivière¹

— Bravo ! Très beau, et... romantique, une véritable déclaration d'amour !...
Je veux dire... pour Bénodet !

Elle a ri.

— Mon père, fervent admirateur, m'a donné cette édition ancienne. Vous passez vos vacances à Bénodet ?

— Pour la semaine. Avec mes deux amis, que vous voyez là-bas. Et vous ?

— J'habite ici, derrière ce mur, la maison aux volets bleus. Notre résidence secondaire. Sinon je vis à Versailles. Vous êtes de la région ?

— Non, j'arrive du Mans et j'adore la Bretagne ! Comme Apollinaire, je me remémore les pêcheurs de Loctudy et le retour au port des chalutiers. Nous y séjournions l'été avec mes parents. J'ai dû venir quatre ou cinq fois au Letty. Le coin est réputé pour le ramassage des coques.

— Peut-être nous sommes-nous déjà aperçus ? Mais, non, je m'en souviendrais.

— On pourrait se revoir si vous le souhaitez, et si Monsieur Apollinaire vous accorde une pause.

— Pourquoi pas ? Vous savez où me trouver. Comment vous appelez-vous ?
Moi, c'est Isabelle. Isabelle Plessis-Montricourt.

— Antoine !

Et elle prit la main que je lui tendais.

— À bientôt Antoine ! Bonne journée à vous et vos amis.